

VIOLENCES DE BARTHES

バルトにおける諸暴力

COUCHOT Hervé

クーショ エルウエ

Résumé [要約] /ABSTRACT

Whether in his works or as a public figure, the motif of violence is rarely among those that attach themselves to Barthes's name : the gentleness of his voice, his sympathetic ear, but also the melancholy that seems to permeate some of his great books of the "third form" - in particular *Roland Barthes par Roland Barthes*, *Fragments d'un discours amoureux* or *La chambre claire* - have certainly helped to push the question of violence into the background of exegesis. In this study, we propose to reconstruct the path taken both in Barthes' text and in his critical practice (particularly that of a certain "bourgeois theater" or academic reading of literary works) which, in its time, may have been perceived as highly violent, attracting, in return, ripostes that fuelled equally resounding polemics. What is violence for Barthes, and what does Barthes' violence consist of, from the point of view of *his* and *the* act of writing?

作品においても、公人としても、バルトの名前に暴力というモチーフがつくことはほとんどない。彼の声の優しさ、共感的な耳、そして彼が「第三の形式」で書いた代表作（特に『彼自身によるロラン・バルト』、『恋愛のディスクール・断章』、『明るい部屋—写真についての覚書』）を貫くメランコリーは、暴力の問題を背景に押しやるのに役立ってきた。本論文の目的は、バルトのテキストと彼の批評実践（特に、ある種の「ブルジョワ演劇」や文学作品の学問的読解）における暴力の展開を再構築することで

ある。バルトにとっての暴力とは何だろうか。そして書くという行為から見たとき、バルトの暴力とは何によって成り立っているのだろうか。

1 — Et si la violence était plurielle...

Pourquoi parler de violences au pluriel et de violences plurielles à propos de Barthes ?

D'abord parce qu'il n'est pas sûr que l'on puisse trouver dans ses dits et écrits, une pensée entièrement cohérente ni un sens fixé de ce qu'est la violence. Barthes concède lui-même que ce mot insoluble « recouvre des choses très différentes », qu'« il ne renvoie pas à quelque chose de simple » et que, même si l'on s'en tient à une définition étroite, « son sens s'agrandit à l'infini »¹. Dans un fragment de *Roland Barthes par Roland Barthes*, il reconnaît par ailleurs « amorcer sans cesse une critique de la violence (sans jamais, il est vrai, la développer et l'assumer jusqu'au bout) »².

Ensuite, parce qu'il y a eu d'importantes évolutions dans sa réflexion sur ce sujet depuis la période qu'il présente comme « le temps du combat » — en gros celle qui va des écrits sur le théâtre à *Critique et vérité* — et les cours au collège de France des années 1977-1980, en particulier celui qu'il consacre au Neutre³.

Quoi qu'il en soit, la première définition qu'il en donne, dans une note de bas de page de son *Sur Racine* — « la contrainte exercée sur quelqu'un pour l'obliger à faire ce qu'il ne veut pas »⁴ — n'épuise pas

1 Roland Barthes, « *Propos sur la violence* », entretien avec Jacqueline Sers, *Réforme*, 2 septembre 1978, *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 2002, T.V, p.549-553.

2 *Roland Barthes par Roland Barthes*, *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 2002, T.IV, p.678.

3 *Le Neutre : cours et séminaires au Collège de France 1977-1978*, Éditions du Seuil/Imec, Paris, 2002.

4 Roland Barthes, *Sur Racine*, Paris, Seuil, 1963, note 1, p.36, *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 2002, T.II, p.76. Cette définition est assez proche de celle qu'en donne Furetière dans son dictionnaire : « force dont on use envers quelqu'un pour lui faire quelque injustice ou quelque dommage ». Malgré tout on trouve déjà dans ce texte d'autres emplois du mot, comme à propos de la « violence de la petitesse » exercée par l'espace grec, dans lequel la tragédie racinienne « par sa nature « contrainte » » trouve son lieu tragique de

la diversité de ses réflexions, pas plus qu'elle ne rend compte des différentes espèces de violence qui ont retenu son attention. Une consultation de l'indexation du corpus barthésien, établie par le site « Roland Barthes.org », suffirait à confirmer l'extrême diversité des usages de ce terme et de leurs contextes d'utilisation dans ses écrits comme dans ses entretiens : « violence », « violent » ou « violente » sont ainsi employés au sujet du préjugé, de l'idéologie, du pouvoir, de la mythologie, du paradigme, des institutions, du droit, de la langue, du mot « démocratie », de l'oubli, de l'effet exercé sur lui par la musique, du langage, de l'image. Mais aussi, et de façon plus ambivalente, à propos de l'écriture⁵ et de la littérature. S'agit-il bien toujours de violence (et en quels sens?) ou du ressenti d'un hypersensible recourant souvent à l'hyperbole⁶? Cette question engage aussi celle de la réception des écrits de Barthes par le lecteur de son temps et de notre temps. Quelle conception de la violence a par exemple en tête l'écrivain Louis-René des Forêts lorsque, après la parution de *Critique et vérité*, il salue dans une lettre adressée à Barthes la « violence du sérieux »⁷ qui lui est propre?

Nous nous proposons donc d'esquisser ici une brève typologie des principales formes de violence auxquelles Barthes fait explicitement référence ainsi que celles qui peuvent être associées à certains de ses textes par un lecteur d'hier et d'aujourd'hui.

prédilection (*Ibid.*, p.59).

- 5 Notamment de la poésie moderne et de ses « mots-objets sans liaison, parés de toute la violence de leur éclatement » (Roland Barthes, « Qu'est-ce que l'écriture poétique ? », *Le degré zéro de l'écriture, Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 2002, T.I, p.201).
- 6 On peut penser ici à d'autres mots-clés de l'œuvre, comme l'"hystérie", l'"arrogance", la "scène" ou l'adjectif "déchirant" (au sujet de la récurrence de ce lexique, voir Thiphaine Samoyault, *Roland Barthes, op.cit.*, p.182).
- 7 Lettre de Louis René des Forêts à Roland Barthes du 17 mars 1966, reproduite dans *Roland Barthes, Album*, édition Éric Marty, Seuil, 2015, p.240.

2— La violence démystificatrice

Puisque, selon Barthes, il est inévitable de « choisir sa clé pour traiter de la violence⁸ », on peut commencer par aborder ce thème en interrogeant les impressions ressenties à la lecture de certains de ses écrits des années 50 et celle qu'il a subie en retour dans plusieurs polémiques retentissantes, notamment après la parution du *Sur Racine*, dont la violence constitue d'ailleurs un thème central⁹.

Dans la belle biographie qu'elle lui a consacrée, Thiphaine Samoyault souligne cet aspect de l'œuvre que la douceur de la voix de Barthes, la bienveillance attentive dont il semble faire preuve à l'égard de ses interlocuteurs, mais aussi, ce qui n'est pas le moindre de ses paradoxes, son intolérance déclarée à la violence, ont pu faire oublier¹⁰ :

« Il faut prendre acte de la violence de l'œuvre qui contraste terriblement avec la douceur de la personne (tous les témoignages sans exception concordent sur ce point). »¹¹

Seul, peut-être, parmi ses grands contemporains, Georges Bataille présente un tel contraste et la remarque de Philippe Sollers à son sujet — « il y a une extrême violence chez Bataille qui était tout à fait calme »¹² — pourrait aussi s'appliquer à Barthes. De nombreux

8 « Réflexions sur la violence », *op.cit.*, p.550.

9 Sur l'importance de ce motif, lire Despina Zarzouli : « L'étude de la violence dans le *Sur Racine* de Roland Barthes », *Babel*, « littératures plurielles », 38/ 2018, p.275-387.

10 Par exemple au sujet de la « scène » dans *Roland Barthes par Roland Barthes* : « Il tolérerait mal la violence. Cette disposition, quoique vérifiée à chaque instant, lui restait assez énigmatique ; mais il sentait que cette intolérance devait être cherchée de ce côté-ci : la violence s'organisait toujours en scène. » (« La scène », *Roland Barthes par Roland Barthes*, *op.cit.*, p.733). Sur la haine du conflit et la « Machè », voir également « L'image », *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 2002, T.IV, p.512-513.

11 Thiphaine Samoyault, *Roland Barthes*, Seuil « Fiction & Cie », 2015, p.35. On retrouverait cette radicale délicatesse — mélange paradoxal de violence dans l'écriture et de douceur dans la personne — chez trois écrivains au moins qui ont compté pour Barthes : Sade, Bataille et Pasolini.

12 « Bataille, seul », *L'Infini*, n°147, Gallimard, p.24.

passages empruntés aux textes de cette époque pourraient en effet montrer à quel point, jusque dans son lexique, la critique sémiologique de Barthes a pu être perçue comme porteuse de violence, même si l'on n'est pas quitte de dire en quoi elle consiste¹³ ni de se demander si elle a toujours été ressentie comme telle au moment où les grandes polémiques intellectuelles étaient monnaie courante.

Que ce soit à propos de théâtre, de cinéma ou de littérature, ses assassinats en série de mises en scène aux décors tarabiscotés et aux acteurs roulant des yeux, ses exécutions narquoises de poésies enfantines à la « préciosité popote » (Minou Drouet¹⁴) ou ses recensions au vitriol de coûteux navets à perruques et « hochets d'enfants attardés » (*Si Versailles m'était conté* de Sacha Guitry¹⁵) auraient sans doute beaucoup plus de difficultés à trouver aujourd'hui, à notre époque du *buzz* permanent et de la provocation à bon compte, un point de chute éditorial.

À titre d'échantillon représentatif et pour ce qui concerne le lexique, on peut citer, parmi bien d'autres possibles, cet extrait d'un article rageur, intitulé « Fin de « Richard II » », paru dans les *Lettres nouvelles* en 1954 et portant sur le jeu de l'acteur français Gérard Philipe :

*« Philipe semble parcourir au théâtre toutes les phases de l'embourgeoisement : son Lorenzaccio, déjà impur dans le texte, l'un des plus piteux que le romantisme ait produit (...) C'est que derrière l'embourgeoisement de Philipe, tout un parti se tient prêt, celui de la médiocrité et du trompe-l'œil. Forces immenses qui ne demandent que la moindre faille pour y introduire leur gangrène. »*¹⁶

13 C'est cette préoccupation que formule Barthes en 1977, à propos de ses propres textes : « Le problème, qui pourrait être un peu le problème du colloque, ce serait qu'on puisse dire enfin où est la violence dans mon texte. Y est-elle ? Elle y est forcément, quelque part, mais où est-elle ? Où est la violence dans ce texte ? » (Roland Barthes, dialogue avec Alain Robbe-Grillet, *Prétexte : Roland Barthes*, colloque de Cerisy, 1977, éd. 10/18, p.251., 270-272).

14 Roland Barthes, *Mythologies* (1957), *Œuvres complètes*, T.I, Paris, Seuil, 2002, p.792.

15 « Versailles et ses comptes », *Œuvres complètes*, T.I, *op.cit.*, p.482-485.

16 « Fin de « Richard II » » (1954), *Ibid.*, p.471.

Par contraste avec ces « mots-coup de fouets »¹⁷, la célèbre déclaration de sa *Leçon* inaugurale au Collège de France sur le fascisme de la langue, qui a suscité de nombreuses réactions indignées, ferait presque figure d'euphémisme¹⁸. Nous sommes dans tous les cas assez loin du « délicieux essayiste » dandy, « favori des adolescents intelligents » dont la revue *L'égoïste* brossait le portrait en 1977¹⁹. Malgré tout et pour édulcoré qu'il soit, ce portrait d'une « barthité » inoffensive, presque bonasse, nous dit peut-être encore quelque chose d'un tournant opéré dans sa pensée de la violence à l'époque des réflexions sur le Neutre.

Tout au plus arrive-t-il à ce Barthes des années de combat de faire, à demi-mot, quelques rares concessions au grand ennemi du moment, le faux naturel petit-bourgeois et le fascisme furtif avec lequel il ne cesse de régler ses comptes, comme dans cette note en bas de page de la postface des *Mythologies* (« Le mythe aujourd'hui »), non dénuée d'ironie :

*« Pour démythifier l'Enfance poétique, par exemple, il m'a fallu en quelque sorte manquer de confiance dans l'enfant Minou Drouet. J'ai dû ignorer en elle, sous le mythe énorme dont on l'embarrasse, comme une possibilité tendre, ouverte. Il n'est jamais bon de parler contre une petite fille. »*²⁰

La suite, dans notre petit théâtre cathodique du moment, à propos de

17 Image récurrente empruntée à Eschyle et très tôt associée par Barthes à l'écriture, en particulier dans son diplôme d'études supérieures de 1941 consacré à la tragédie grecque, dans le *Sur Racine* (*Œuvres complètes*, T.II, *op.cit.*, p.83) et dans *Le lexique de l'auteur*. Voir la préface de Christophe Corbier au mémoire de licence de Barthes rédigé en 1951 et intitulé *Évocations et Incantations dans la tragédie grecque* (Classiques Garnier, Paris, 2023, p.18).

18 « Mais la langue, comme performance de tout langage, n'est ni réactionnaire, ni progressiste ; elle est tout simplement : fasciste ; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire » (*Leçon*, *Œuvres complètes*, T.V, Seuil, Paris, 2002, p.432).

19 Cité par Barthes dans « L'image », *Œuvres complètes*, T.IV, *op.cit.*, p.517.

20 Le mythe aujourd'hui" (*Œuvres complètes*, T.I, Seuil, Paris, 2002, note 1, p.866). Barthes n'est pas le seul à avoir eu la dent dure à son égard. On se souvient de la sentence non moins assassine de Cocteau, reprise par Sartre dans la 2^{ème} partie des *Mots* (« Tous les enfants (de 9 ans) ont du génie, sauf Minou Drouet ». Jean Paul Sartre, *Les Mots*, Paris, Gallimard, 1964, p.116). Le malicieux éditeur Jean-Jacques Pauvert faisait de son côté courir le bruit qu'elle pouvait être l'auteur du roman érotique *Histoires d'O...*

Greta Thunberg...

On peut dès lors se demander si, par-delà les questions de fond, le feu nourri de critiques que Barthes a à son tour essuyées et qu'il continue de subir à titre posthume dans des polémiques très violentes ou des pamphlets déniaient au final toute pertinence à ses écrits²¹, n'est pas aussi un contrecoup de celle qu'il a pu faire passer dans certains d'entre eux, allant à titre symptomatique de cette surenchère dans l'agressivité verbale, jusqu'à faire paraître *Critique et vérité* (sa réponse au brûlot de Raymond Picard) accompagné d'un bandeau sur lequel il était écrit : « Faut-il brûler Roland Barthes ? »

Il semble que, dans un premier temps, cette violence taraudante de la dialectique et du vocabulaire qu'il emploie ait été pleinement assumée par l'auteur des *Mythologies*, si l'on en croit cet extrait d'un entretien de 1971, dans lequel il résume leur projet d'une formule pour le moins martiale :

« Le propre des Mythologies, c'est de prendre systématiquement en bloc une sorte de monstre que j'ai appelé la petite bourgeoisie (quitte à en faire un mythe) et de taper inlassablement sur ce bloc. »²²

Ce monstre mythologique de notre temps, qu'il ne s'agit pas simplement de combattre frontalement, mais de faire comparaître, afin de l'épingler dans ses métamorphoses successives, a en effet la particularité de se reformer sans cesse, ailleurs et autrement, comme les têtes coupées de l'hydre ou le corps pluriel des démons : les stéréotypes se déplacent, cristallisent dans d'autres *Doxas*,

21 Lire, à titre d'exemple assez récent, la dernière diatribe de René Pommier, au titre évocateur : *Roland Barthes : grotesque de notre temps, grotesque de tous les temps*, Paris, Kimé, 2017.

22 *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 2002, T.III, p.1031. Barthes utilise sensiblement le même lexique dans l'éditorial qu'il rédige pour un numéro de la revue *Théâtre populaire* (n°5, janvier-février 1955), reconnaissant que sa stratégie « d'abord destructrice » du théâtre bourgeois « vise gros et ne s'embarrasse pas de nuances » (*Œuvres complètes*, T.I, *op.cit.*, p.460).

ventousent jusqu'aux discours qui tentent de les démystifier; les systèmes de pensée les plus forts engendrent très vite de nouveaux catéchismes protestataires ou des marginalités prévisibles, de telle sorte qu'il faut reprendre sans cesse à neuf l'opération de démystification sémiologique, abandonner les unes après les autres les positions conquises, renoncer aux formes d'écriture périmées, comme les Argonautes, suivant une autre mythologie chère à Barthes, remplaçaient peu à peu chacune des pièces de leur vaisseau²³.

À la différence des lecteurs de notre temps, il n'est toutefois pas sûr que l'auteur des *Mythologies* ait employé le mot «violence» à propos de sa sémioclastie à coups de masse et de la rupture qu'elle tente d'opérer, même s'il se dit soucieux de corriger dans ses textes ce qui lui paraît constituer «un risque trop grand de bêtise et d'agressivité²⁴». Car la violence majeure repérée par Barthes, d'autant plus sournoise qu'elle se pare de l'alibi du «naturel» et procède essentiellement par connotations, est toute autre : il s'agit d'abord de l'arrogance du «cela va de soi» qui peut investir la parole la plus anodine, transiter par le discours le plus innocent en apparence.

3 — La violence comme «ce qui va de soi»

Barthes a lui-même précisé ce qu'il entendait par «violence» dans un extrait de *Roland Barthes par Roland Barthes* :

«*Violence, évidence, nature*

Il ne sortait pas de cette idée sombre, que la vraie violence, c'est celle du cela-va-de-soi : ce qui est évident est violent, même si cette évidence est représentée doucement, libéralement, démocratiquement; ce qui est paradoxal, ce qui ne tombe pas sous le sens, l'est moins, même si c'est imposé arbitrairement : un tyran qui promulguerait des lois saugrenues serait à tout prendre moins violent qu'une masse qui se contenterait

23 « Le vaisseau Argo » in *Roland Barthes par Roland Barthes, Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 2002, T.IV, p.626.

24 « Réponses », *Œuvres complètes*, T.III, *op.cit.*, p.1027.

d'énoncer ce qui va de soi : le « naturel » est en somme le dernier des outrages.»²⁵

Cette seconde conception de la violence comme naturalisation de rapports de forces historiques, de choix politiques et esthétiques, auxquels le « bon sens » ne peut qu'adhérer, est elle-même placée sous le signe du paradoxe : plutôt la tyrannie et l'arbitraire que l'évidence du « cela va de soi » qui n'est elle-même que partis-pris dissimulés ou non reconnus comme tels. Cette pensée de la violence, qui est sans doute la plus constante et la plus facilement repérable dans ses écrits, est-elle en accord avec la première définition qu'il en donne dans le *Sur Racine*? Elle semble davantage impliquer un sens moins courant du concept de violence qui l'associe à « l'essence ou au caractère essentiel d'une chose²⁶ », même si l'« essence » n'est pas toujours connotée négativement dans ses écrits)²⁷.

D'autre part, on sent déjà poindre dans ce fragment un certain embarras assertif que Barthes tente de conjurer par le recours au paradoxe et à la nuance : en matière de violences, il existe non seulement des degrés, mais des différences de valeur, autrement dit du moindre mal ; peut-être même une positivité de certaines formes de violences²⁸. À un autre tour de la spirale pourtant, et toute paradoxale

²⁵ *Ibid.*, p.662.

²⁶ Au sujet de cette signification, lire Hélène Frappat, *La Violence*, Paris, Flammarion, coll. « Corpus » 2000, p.15.

²⁷ En particulier au sujet de l'individuation du *haiku* (voir la référence à Valéry dans *La Préparation du roman : I et II, cours au collège de France 1978 – 1980*, Éditions du Seuil / Imec, Paris, 2003 p.101.) ou de celle de la photographie, dans *La chambre claire* : « Puisque la photographie (c'est là son noème) authentifie l'existence de l'être, je veux le retrouver en entier, c'est à dire en essence, « tel qu'en lui-même », au-delà d'une simple ressemblance » (« La chambre claire », 1980, *Œuvres complètes*, T.V, Seuil, Paris, 2002, p.875). Il en va de même pour la tautologie qui est parfois affectée d'une valeur positive, suivant la position qu'elle occupe dans le discours.

²⁸ Barthes revient sur ce problème complexe dans un entretien sur la violence de 1978, distinguant deux attitudes éthiques, également insuffisantes, dans la relation à la violence : « ou bien l'on se donne en droit de juger les contenus de la violence pour en sauver certains ou en condamner d'autres, ou bien on reçoit la violence dans son corps comme une forme intolérable et, à ce moment-là, on refuse les alibis et on ne monnaie pas la non-violence : mais c'est une attitude excessive et qui n'est assumée que dans les zones-

qu'elle soit, cette affirmation peut être lue non comme arbitraire, mais, pire encore, comme allant elle-même de soi : «Il va de soi que la pire des violences est celle du cela va de soi»²⁹... Elle tend en outre à reconstituer un certain paradigme binaire de la bonne et de la mauvaise (ou de la moins mauvaise) violence entre lesquelles il y aurait à choisir, excluant systématiquement l'une au profit de l'autre, opposition et conflit que le Neutre s'efforce précisément de suspendre.

Ce rapport ambivalent de Barthes à la violence — celle que l'on subit comme celle que l'on exerce — qui n'est pas sans faire penser à celui qu'il entretient avec la bêtise, se retrouve fréquemment dans ses écrits comme dans plusieurs de ses fiches consacrées à ce thème. On a le sentiment à la fois qu'il cherche par tous les moyens à se *désengluier* d'une certaine violence bête et arrogante, essentialisante, qui menace de figement tout discours nouveau — celle du similiturel, de la «scène» sous toutes ses formes ou des «intimidations de langage» — et, en même temps, qu'il ne peut complètement renoncer à une autre violence inhérente à tout geste de rupture : autrement dit, à toute écriture véritable, quels qu'en soient les référents et que cette écriture soit ou non perçue comme *subversive*. Comme cette «bêtise des gens intelligents», également déconcertante, et malgré ses dénégations, cette violence oblique, ne pouvant jamais prendre consistance, a constamment exercé sur lui une forme de fascination, sans qu'il ait réussi complètement à la théoriser.

Dans un fragment de *Roland Barthes par Roland Barthes* intitulé «Hétérologie et violence», il affirme ainsi ne pas parvenir à expliquer «comment il peut d'un côté soutenir (avec d'autres) une théorie textuelle de l'hétérologie (donc de la rupture) et de l'autre amorcer sans

limites de la morale personnelle.» (*Propos sur la violence*», *Œuvres complètes*, T.V, *op.cit.*, p.552).

29 Ce risque se retrouve aussi à propos du Neutre dans sa stratégie d'esquive paradoxale de l'assertion par une certaine forme d'assertion : « on retrouve ici le paradoxe du Neutre : pensée pratique du non-conflit, il est contraint à l'assertion, au conflit pour se faire entendre (*Le Neutre*, *op.cit.*, p.75).

cesse une critique de la violence (sans jamais, il est vrai, la développer et l'assumer jusqu'au bout).»³⁰

4 — Le Neutre comme «violence pure» : Barthes lecteur de Benjamin

Dans un entretien paru en octobre 2019 dans *Les cahiers du cinéma*³¹, le cinéaste Jean Luc Godard, s'appuyant sur une citation de Charles Péguy, rappelle une distinction fondamentale à ses yeux : celle du langage, qui est pour lui toujours un acte qui ne peut se dire, et de la langue. On pourrait s'appuyer sur cette distinction pour interroger chez Barthes, la lutte entre deux violences qui s'affrontent sans trêve dans l'ordre du langage : d'une part, celle des comminations implicites de la langue, du choix imposé par les normes de la grammaire, du dogmatisme assertif de ses propositions, de son désir d'asymbolie et de codage qui constituent pour Barthes autant de micro-fascismes, parfaitement solubles dans l'idéal démocratique de la «liberté d'expression». De l'autre une violence, sèche, butée, inséparable de l'acte d'écriture, qui tente d'échapper à toute espèce de prise et qui, quelle que soit la reconnaissance sociale dont elle fait l'objet, ne peut fonder aucune autorité, n'est le moyen d'aucune fin ; car cette violence d'une autre sorte est celle d'«un non pouvoir»³²plutôt que d'un contre-pouvoir.

Cette violence purement destituante que Barthes associe essentiellement à l'écriture comme excès, n'est pas une affaire de déclaration d'intention ni de référents, pas plus que la puissance subversive d'un texte ne réside dans ses seuls contenus ni dans la crudité du vocabulaire qu'il emploie. *A contrario* et comme le relève

30 Roland Barthes par Roland Barthes, *op.cit.*, p.678.

31 "Ardent espoir", entretien avec Jean-Luc Godard, *Les cahiers du cinéma*, octobre 2019, p.8-19.

32 "Propos sur la violence", *Œuvres complètes*, T.V, *op.cit.*, p.552.

Pasolini dans un fragment de ses *Écrits corsaires*, «la non-violence, si elle est une forme d'autocontrainte idéologique, est elle-aussi violence³³.»

Si comme pour le Neutre, on peut parler à son sujet d'une «vitalité désespérée» (expression empruntée par Barthes au même Pasolini)³⁴, c'est que toute tentative pour tricher les grégariétés de la langue ou en suspendre l'arrogance ne peut se faire que *depuis* un certain traitement de la langue, même lorsque le scripteur tente d'y introduire une «hétéronomie dans l'ordre des choses»³⁵. C'est pourtant dans ce jeu de déprise, de dérive ou de déport que se trouve la violence active de l'écriture, indépendamment des motifs ou des signifiants qui sont ordinairement associés à cet affect. Cette forme de violence est celle d'une affirmation qui neutralise ses propres pouvoirs assertifs par la dérive du sens (comme selon Barthes dans certains propos «bienveillants» tenus sous l'emprise de la drogue³⁶).

De ce point de vue, on peut déjà entrevoir une évolution de la pensée de Barthes sur le problème de la violence entre le *Sur Racine*, où elle est encore associée à certaines idiosyncrasies du héros racinien³⁷, aux conflits archaïques de la «horde», donc à un certain nombre de thèmes, et les études consacrées Sade dans lesquelles la violence de l'œuvre est devenue toute entière celle d'un excès de langage, d'une «foudre d'écriture» qui aspire à «ne rien laisser en dehors de la parole et de ne concéder au monde aucun ineffable.»³⁸

33 Pasolini, *Écrits corsaires* (1976), Champs Flammarion, p.276.

34 *Le Neutre*, *op.cit.*, p.40 et 106.

35 *Leçon*, *Œuvres complètes*, T.V, *op.cit.*, p.438.

36 À propos de la manière dont la drogue permet de décoller le discours de son arrogance assertive en introduisant la dérive du «peut-être», voir *Le Neutre* (*op.cit.*, p.75-76). Barthes qui, dans ce même cours, cite à plusieurs reprises le texte de Walter Benjamin intitulé « Haschisch à Marseille » (1932), parle également à propos du Neutre d'une « hallucination affirmative ».

37 Despina Zarzouli souligne ainsi que pour Barthes « l'antagonisme, l'injustice, la colère, la terreur, l'indignation... constituent des éléments étroitement liés à la notion de violence » (« L'étude de la violence dans le *Sur Racine* de Roland Barthes », *op.cit.*, p.275).

38 « Roland Barthes, *Sade*, *Fourier*, *Loyola* (1971), *Œuvres complètes*, T.III, *op.cit.*, p.732. Lire également « Arguments et prospectus » et « Sade-Pasolini », *Œuvres complètes*, T.IV, *op.cit.*, p.942-945.

De même, et à titre d'indice concordant de ce changement de perception, une fiche du «Grand Fichier», datée du 26 septembre 1979, nous apprend que Barthes projetait d'écrire un roman à partir de la mort, particulièrement atroce, de Pasolini, mais que cette violence-là ne devait servir que de point de départ, non de matrice thématique au texte :

«*Roman des justiciers. Idée de le commencer par une sorte de meurtre rituel (exorciser la violence "une fois pour toutes") : recherche de l'assassin de Pasolini (libéré je crois).*»³⁹

Pour un lecteur de Barthes, il peut sembler également paradoxal de parler de violence au sujet du Neutre, ou plutôt du désir de Neutre, cette «pensée et pratique du non conflit», qu'il présente comme «le second terme d'un nouveau paradigme dont la violence (le combat, la victoire, le théâtre, l'arrogance) est le terme plein»⁴⁰. C'est pourtant en relation avec cet «affect obstiné» qui peut renvoyer à des états intenses et impliquer une activité brûlante⁴¹ qu'il repense autrement le problème de la violence, dans les années 1977-1978, en s'appuyant notamment sur les réflexions développées par Walter Benjamin dans sa *Critique de la violence*⁴². Benjamin distingue lui aussi une violence qui

39 « Grand Fichier », BNF, NAF 286630, 26 septembre 1979 (Voir Thiphaine Samoyault, *Roland Barthes*, Paris, Le Seuil, 2015, p.18). Cette hésitation entre une violence de la forme produite par certaines incantations rituelles, usant de « procédés qui dépassent les bornes du normal et du rationnel », et celle, pathétique, des « sentiments toujours violents qu'elle met en scène », est également perceptible dans le mémoire consacré par Barthes à la tragédie grecque (*Évocations et incantations dans la tragédie grecque*, *op.cit.*, p.36, 57, 59, 63). La violence y qualifie à la fois les techniques d'écriture, les affects dramatisés et les effets produits par les rythmes incantatoires sur les centres nerveux des auditeurs.

40 *Roland Barthes par Roland Barthes*, *op.cit.*, p.136.

41 *Le Neutre*, *op.cit.*, p.32. Le Neutre de Barthes semble en ce sens plus proche de celui de Bataille que de celui de Blanchot. Voir la description qu'en donne Derrida : « Non pas la réserve ou le retrait, le murmure infini d'une parole blanche effaçant les traces du discours classique mais une sorte de *potlacht* des signes, brûlant, consommant, gaspillant les mots dans l'affirmation gaie de la mort. » (Jacques Derrida, « L'économie générale », *L'écriture et la différence*, 1967, Points Seuil, p.402-404).

42 « *Zur Kritik der Gewalt* » (1921) / *Critique de la violence*, Paris, Payot, 2012. Nous savons que Barthes avait rédigé une fiche sur cet ouvrage auquel il se réfère notamment dans *Le Neutre* (*op.cit.*, p.127).

opère dans l'ordre du droit, que ce soit pour le fonder ou le conserver⁴³ et une violence qu'il qualifie de «pure», qui n'est le moyen d'aucune fin ni, par conséquent, l'instrument d'aucun pouvoir institué ou en voie de légalisation. S'appuyant sur la lecture des *Réflexions sur la violence* de Georges Sorel, il entrevoit des manifestations possibles de cette autre violence, déjouant la dialectique de la fondation et de la conservation du droit, dans la grève générale prolétarienne ainsi que dans des demandes de justice anarchistes, indifférentes aux profits matériels de leurs luttes. Ce type de violence ne vise pas en effet à fonder de nouvelles normes, mais à abolir la violence de l'État⁴⁴. Voilà ce qu'écrit Barthes, de son côté, au sujet de ce «degré zéro» de la violence et des thèses de Benjamin dans le cours sur *Le Neutre* :

«Il faudrait mettre en rapport la notion d'idéosphère (= système langagier fort) (...) avec la violence. Malheureusement, il y a plusieurs types de violence : violence de la loi, du droit de l'État; violence des grèves syndiquées, violence organisée, mais dont l'organisation est clandestine, illégale; violence dite «sauvage» (la grève générale selon Walter Benjamin).»⁴⁵

Comme celle du Neutre, cette violence «sauvage», perpétuellement mineure au sens de Deleuze et Guattari⁴⁶, est celle d'un état d'exception permanent, moins le pouvoir institué ou conforté par cet état. Également porteur de ce type de violence, le Neutre, tel que le pense Barthes, s'approcherait peut-être alors de ce que Benjamin appelle le «caractère destructeur», même s'il s'agit toujours, pour Benjamin comme pour Barthes, de se demander, si l'on peut ou non parler de violence, fût-elle «pure» ou «sauvage», à leur sujet⁴⁷.

43 « Toute violence en tant que moyen fonde le droit ou le conserve (...) il s'ensuit que toute violence en tant que moyen, même dans les cas les plus favorables, participe à la problématique du droit en général. », *Critique de la violence, op.cit.*, p.76.

44 *Op.cit.*, p.83 sq.

45 *Le Neutre, op.cit.*, p.127.

46 La relation entre les réflexions sur le Neutre et les « recherches actuelles de Deleuze » est signalée par Barthes dans *Le Neutre, ibid.*, p.35.

47 Cette difficulté est d'autant plus aiguë que, selon Benjamin, la grève prolétarienne

Mais, là encore, comme le montrent les quelques notes de lecture consacrées à l'essai de Benjamin, Barthes hésite à reprendre entièrement à son compte cette pensée de la « violence pure », ou de la « violence violente » comme il la qualifie dans une fiche préparatoire à son cours sur le Neutre, de la même manière qu'il ne parvient pas à se reconnaître complètement dans un positionnement de type anarchiste, pour des raisons qui touchent à la fois à sa conception du pouvoir et à son approche de la violence, tantôt plurielle et tantôt univoque :

« Benjamin (et c'est tout un type de pensée, de raisonnement) oppose la violence au pouvoir – ou tout au moins la violence-violence à la violence-pouvoir. Mais, pour moi, ce n'est que conflit de pouvoirs. La violence est toujours la violence. »⁴⁸

Le portrait le plus saisissant que Benjamin a donné de cette violence affirmative, pluralisante — et qui *peut-être* n'en est pas une... — se trouve dans le petit texte paru dix ans après l'essai sur la violence et intitulé « le caractère destructeur ». Il n'est pas sûr que Barthes ait lu ce texte dans lequel on trouve une description très précise de cet art de la nuance radicale (ou « diaphorologie »⁴⁹) comme de cette éthique

anarchiste ne peut être qualifiée de « violente » dès lors qu'elle sort de la sphère du droit et de par son « indifférence aux profits matériels de la conquête » ; d'autre part, parce qu'« on ne peut (cependant) juger de l'aspect violent d'un caractère ou d'une action d'après ses effets ni d'après ses fins, mais seulement d'après la loi de ses moyens. ». Voir *Critique de la violence* (op.cit., p.84-86). Barthes déclare, quant à lui, dans un entretien de 1977 que la seule position juste par rapport au pouvoir serait celle de l'anarchisme, au sens étymologique du terme (c'est-à-dire la non-participation à aucun pouvoir) ; mais, en même temps, que ce qui le retient de verser dans l'anarchisme, tel qu'on le conçoit ordinairement, « c'est le problème de la violence » (Entretien avec Jean-Marie Benoist et Bernard-Henri Lévy diffusé sur youtube : <https://www.youtube.com/watch?v=IwM4muyJ8sw>, épisode 4/5, de 2'40 à 3'06").

48 Fichier du cours sur le Neutre (1977). Consultation personnelle BNF Richelieu. Je remercie les ayants droit de Barthes ainsi que Thomas Cazentre pour l'aide précieuse qu'il m'a apporté à l'occasion de ces recherches.

49 Sur cette nouvelle science des nuances et des moires, d'inspiration nietzschéenne et benjaminienne, lire notamment « Délibération » (*Œuvres Complètes*, op.cit. T.V, p.674) et *Le Neutre* (op.cit., note 30, p.36. et p.111). La notion de nuance n'a plus ici le sens qu'elle avait pour Barthes à l'époque de ses écrits sur le théâtre, au moment où il prônait une opposition massive ne s'embarassant pas de nuances (« Éditorial », in *Théâtre populaire*,

de la dérive permanente qui ont pris tour à tour pour lui les noms d'«écriture», «de littérature» et de «Neutre», à travers lesquels il entendait chercher son «style de présence aux luttes de son temps⁵⁰». Quelques fragments choisis de ce texte, qui pourraient s'appliquer aussi bien à la «vitalité désespérée» du Neutre qu'à l'écriture de Barthes, en état de variation continue, suffiront peut-être, pour terminer, à en convaincre un lecteur du présent de ces deux écrivains d'avenir :

«Le caractère destructeur ne connaît qu'un seul mot d'ordre : faire de la place; qu'une seule activité : déblayer. Son besoin d'air frais et d'espace libre est plus fort que toute haine (...) Le caractère destructeur efface même les traces de la destruction (...) Là où d'autres butent sur des murs ou des montagnes, il voit encore un chemin. Mais comme il en voit partout, il lui faut partout les déblayer. Pas toujours par la force brutale, parfois par la force noble (...) Il démolit ce qui existe, non pour l'amour des décombres, mais pour l'amour du chemin qui les traverse.»⁵¹

Bibliographie

- BARTHES, Roland (1953), *Évocations et Incantations dans la tragédie grecque*, Classiques Garnier (2023)
- BARTHES, Roland, *Œuvres complètes*, Tomes I; II; III, IV et V, Seuil (2002)
- BARTHES, Roland (1977), *Le Neutre : cours et séminaires au Collège de France 1977–1978*, Seuil/Imec (2002)
- BENJAMIN, Walter (1934), *Sur la violence*, Payot (2012)
- BENJAMIN, Walter (1931), « Le caractère destructeur », in *Œuvres*, vol. II, Paris, Folio “essais” (2000)
- COMMENT, Bernard (2002), *Roland Barthes, vers le neutre*, Christian Bourgois
- SAMOYAULT, Thiphaine (2015), *Roland Barthes*, Seuil

n°5, janvier-février 1955, *op.cit.* T.I, p.460).

⁵⁰ *Le Neutre*, *op.cit.*, p.33.

⁵¹ Walter Benjamin, “Le caractère destructeur” (1931), *Œuvres*, vol. II, Paris, Gallimard / Folio “essais”, 2000, trad. M. de Gandillac, R.Rochlitz, P. Rusch, p.330-332.